



HAL
open science

Jan Potocki, explorateur du Caucase

Stanislaw Fiszer

► **To cite this version:**

Stanislaw Fiszer. Jan Potocki, explorateur du Caucase. Science et littérature. Inspirations réciproques. Europe centrale et orientale (XIXe-XXIe siècles), 2020. hal-03093468

HAL Id: hal-03093468

<https://hal.science/hal-03093468>

Submitted on 3 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jan Potocki, explorateur du Caucase¹

Stanisław FISZER
Université de Lorraine

Pour comprendre pourquoi d'autres cultures, parfois très éloignées de la sienne, ont éveillé l'intérêt scientifique de Jan (Jean) Potocki, il faut d'abord citer quelques faits les plus importants de sa biographie. Il est né en 1766 en Podolie, entre le monde chrétien et le monde musulman de l'Empire turc, entre l'Europe et l'Asie. Ce grand seigneur polonais et cosmopolite imprégné de la culture française, connu avant tout comme l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, a joué sa

¹ Jan Potocki relate ses observations ethnographiques dans le *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase* paru pour la première fois sous le titre *Le Voyage dans les steps [sic !] d'Astrakhan et du Caucase...*, Paris, Merlin, 1829. Il fut publié et annoté par M. Klaproth qui dit dans son Introduction : « [l'ouvrage] paraît ici pour la première fois, d'après une copie prise sur le manuscrit original de l'auteur, qui existe dans la bibliothèque de la *Société philosophique de Philadelphie*. J'y ai inséré des morceaux extraits d'un autre manuscrit que le comte Potocki m'avait prêté à Saint-Petersbourg. Ayant visité les mêmes pays, j'ai été en état de compléter, par plusieurs notes assez étendues, les détails contenus dans le texte », pp. IX-X.

vie durant plusieurs rôles et rempli de nombreuses fonctions au tournant du siècle de Lumières : officier de l'armée polonaise, député à la Grande Diète (1788-1792) et ministre de l'Éducation, il est témoin oculaire des deux derniers partages de la Pologne, des révolutions batave et française, des guerres napoléoniennes. D'abord au service du roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, il épouse, après la disparition de son pays natal en 1795, les intérêts de la Russie de Paul I^{er} et d'Alexandre I^{er}. En diplomate, émissaire, scientifique², explorateur passionné, il parcourt des pays et des contrées d'Europe (Angleterre, Pays-Bas, France, Espagne), d'Afrique (en particulier l'Égypte et le Maroc) et d'Asie (Turquie, Sibérie, Mongolie). Le fruit de ces périples, les récits de voyage, font de lui l'un des premiers écrivains de ce genre à l'époque moderne.

De mai 1797 à avril 1798, Potocki accomplit un grand circuit qui part de Moscou, passe par Astrakhan et le Caucase pour aboutir en Crimée. La relation quasi quotidienne qu'il écrit alors est un véritable récit de voyage découpé en chapitres. Il date systématiquement, « comme les navigateurs »³ selon ses propres paroles, chaque notation et chaque étape de ce périple. D'après le calendrier julien en vigueur dans la Russie tsariste jusqu'à la révolution d'Octobre, il quitte Moscou le 15 mai 1797 (le 27 mai)⁴, pour arriver à Astrakhan le 9 juin (le 21 juin), le 29 septembre (le 12 octobre) il est à Kizliar, ville de Daghestan, située dans la delta du fleuve Terek qui se jette dans la mer Caspienne, le 18 novembre (le 30 novembre) il atteint

² Jan Potocki, considéré comme un précurseur de l'archéologie slave, a écrit beaucoup d'ouvrages scientifiques, entre autres, les *Recherches sur la Sarmatie* (1789-1792), les *Extraits historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves* (1796), la *Préhistoire des peuples de Russie* (1802).

³ Jean Potocki, *Voyages*, présentation par François Rosset et Dominique Triaire, Paris, Flammarion, 2015, p. 403.

⁴ Entre parenthèses, nous donnons les dates selon le calendrier grégorien, introduit en Russie après la Révolution bolchévique.

Mozdok, ville d'Ossétie du Nord et le 15 décembre de la même année (le 27 décembre) il parvient à Georgievsk, au centre du Caucase du Nord. Le 9 mars 1798 (le 21 mars), Potocki visite les ruines de Madjar, ancienne localité des Tatars, pour revenir à Georgievsk le 7 avril (le 19 avril). Dix jours plus tard il est déjà à Ekaterinodar (aujourd'hui Krasnodar), située sur le fleuve Kouban, le 21 avril (le 3 mai) il parvient à Taman, village (*stanitsa*) des Cosaques sur la péninsule de Kertch, enfin le 27 avril (le 9 mai), il franchit le détroit de Kertch qui le sépare de la Crimée.

Le voyage de Potocki est jalonné par les rencontres avec de très nombreux peuples qui habitent ces territoires conquis progressivement par la Russie entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Á Astrakhan et dans l'embouchure de la Volga il vit parmi des Tatars et des Kalmouks, descendants de Mongols occidentaux d'Asie centrale. Au Daghestan, il côtoie des Lesghiens (Lezguines) et des Nogais, ces derniers descendants de la Horde d'or. Il y entre également en contact avec des Koumyks, un autre peuple d'origine turque, ainsi qu'avec des Juifs caucasiens, dits Juifs de montagne, venus de Perse il y a au moins 1500 ans. En longeant le Caucase du Nord ou la Ciscaucasie, il traverse les territoires habités par des Tchétchènes, Ingouches et plus à l'ouest Ossètes du Nord qui voient avec des Balkars et Kabardes. Entre Georgievsk et Ekaterinodar, il croise souvent des Tcherkesses, connus en Occident sous le nom de Circassiens. Enfin, dans le bassin du fleuve Kouban, il rencontre des Coumans ou des Turcs kiptchaks, appelés par les Russes Polovtsy, et il séjourne chez des Cosaques, ceux-ci installés à la fin du XVIII^e siècle le long de la ligne de Caucase pour consolider la domination de l'empire russe et lutter contre les insurrections des montagnards.

Dès la première page de sa relation, Potocki ne cache pas ses ambitions scientifiques. En homme des Lumières, il adopte et il met en avant la méthode empirique : « Tout ce

que j'aurai occasion de voir – dit-il - je le raconterai »⁵. Il décrit et dessine non seulement tout ce qu'il voit et juge « remarquable » – objets, costumes, formes d'habitat, mœurs et coutumes, paysages, animaux - mais encore tout ce qu'il entend. Car Potocki, ayant les rudiments des langues caucasiennes, parlant un peu le turc et le tatar, se sert régulièrement d'interprètes indigènes, russes, cosaques ou polonais, comme le capitaine Wilkowski, « née d'une mère circassienne »⁶. Même si des témoignages sont la meilleure source d'information sur la vie de la population caucasienne, Potocki les compare les uns avec les autres et reste l'esprit critique en éveil : « Voilà ce que l'on m'a conté et que je distingue soigneusement de ce que j'ai vu par moi-même, ainsi que faisait Hérodote »⁷.

Ici, comme ailleurs dans le texte, l'évocation d'Hérodote n'est pas anodine. En effet, l'observation du présent des peuples caucasiens, qui coïncide en quelque sorte avec le présent des pérégrinations de Potocki, le ramène sans cesse sur les traces du passé. Il ambitionne, tout comme « le Père de l'histoire »⁸, de faire une recherche historique au sens étymologique du terme, à savoir l'« enquête » ou l'« exploration ». À l'évidence, ce terme met l'accent sur la découverte, plutôt que sur la connaissance du passé. D'autre part, la référence à Hérodote est importante pour autant que celui-ci, ayant visité lui-même la Colchide, partie de la Géorgie moderne, consacre le Livre IV de ses *Histoires*⁹, à la Scythie qui englobait, entre autres, les territoires de la Russie

⁵ Jean Potocki, *Voyages, op. cit.*, p. 281.

⁶ *Ibidem*, p. 377.

⁷ *Ibid.*, p. 331.

⁸ C'est Cicéron qui l'a surnommé ainsi.

⁹ Les *Histoires* de Hérodote, également appelées *Enquêtes*, commencent ainsi : Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son *Enquête* afin que le temps n'abolisse pas le souvenir des actions des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli ».

du Sud et de la Ciscaucasie d'aujourd'hui. Enfin, l'historien grec est considéré par certains comme le précurseur de l'anthropologie. Or, l'étude anthropologique occupe dans le récit de voyage de Potocki une place non négligeable.

À la recherche du temps jadis, Potocki trouve d'ailleurs toute une panoplie de méthodes et de savoirs, en premier lieu l'histoire. Bien avant son voyage dans le Caucase, en parcourant d'autres pays, il explore des archives et des bibliothèques :

Il y a déjà bien des années – dit-il – que mon occupation la plus chère est de rechercher dans les bibliothèques l'origine et l'histoire des peuples de la haute Asie [. . .] et lorsqu'elles [les nations] étaient déjà classées dans mes livres, elles ne l'étaient pas encore dans ma tête. Ici, j'ai trouvé presque tous les peuples réunis par le commerce. À mesure que je les ai fréquentés, tous les passages des auteurs me revenaient à l'esprit...¹⁰

Il s'agit donc d'identifier sur le terrain les peuples dont il est question dans des sources ou, si ce n'est pas possible, de faire des hypothèses sur l'identité de ces ethnies. À titre d'exemple, Potocki ne doute pas que les Lesghiens qui « s'appellent eux-mêmes Legi [...] ne soient des Sarmates Legiens [Legoi, Lekoi] » dont parle Strabon et qui les place dans sa *Géographie* « entre l'Albanie et l'Ibérie »¹¹, deux royaumes antiques du Caucase¹². Dans un autre endroit de son journal, Potocki avance que les Ossètes, « proprement appelés Osses » étaient les « Ossiliens que Ptolémée place sur le Don »¹³, conjecture fort probable étant donné que les Alains dont ceux-ci sont les descendants, habitaient en

¹⁰ Jean Potocki, *Voyages, op. cit.*, p. 309.

¹¹ *Ibid.*, p. 347.

¹² Le royaume d'Albanie du Caucase (ou Aghbanie, Aghvanie) fut fondé à la fin du IV^e siècle av. J.-C. ou au début du III^e siècle av. J.-C. Pharnabaze Ier, fondateur du royaume d'Ibérie, prit le titre de roi probablement entre 299 et 284 av. J.-C.

¹³ Jean Potocki, *Voyages, op. cit.*, p. 376.

réalité les bords du Tanais¹⁴ pour être refoulés par les Sassanides aux confins du Caucase, au début du III^e siècle.

Le voyageur polonais rapproche aussi les réalités de la vie quotidienne évoquées par les anciens et celles observées par lui-même. Ainsi, en décrivant les habitations mobiles de Kalmouks et de Tatares, il constate : « Strabon avait déjà parfaitement décrit les tentes lorsqu'il dit : "Les tentes des nomades sont de feutre et attachées aux chariots" »¹⁵.

Pour « réveiller les morts » à travers leurs vestiges matériels, Potocki convoque l'archéologie, refondée au XVIII^e siècle par Johann Joachim Winckelmann. D'ailleurs, le voyage du seigneur polonais au Caucase coïncide avec l'expédition de Napoléon en Egypte pendant laquelle les scientifiques qui l'accompagnent découvrent et étudient des antiquités. Potocki, quant à lui, visite les ruines de Madjar, ville marchande, construite probablement par des Tatares musulmans au XIII^e siècle et détruite au début du XV^e siècle, si bien « qu'il n'en reste plus sur pied que les quatre chapelles [en forme] des carrés de seize à vingt pieds [...] surmontés de coupoles et ornés d'un fronton dont le ceintre [sic !] est brisé et forme une pointe »¹⁶.

Un grand nombre de langues concentrées sur un espace restreint, tel est toujours apparu le Caucase à ses observateurs, depuis l'Antiquité¹⁷. Tout au long de son voyage, Potocki complète un dictionnaire de termes de ces langues et mobilise ses connaissances en philologie

¹⁴ Flavius Josèphe, historien juif du I^{er} siècle, dit à ce propos dans la *Guerre des Juifs* : « les Alains sont une tribu de Scythes, habitant sur les bords du Tanais et du marais de la Méotide... », c'est-à-dire entre le Don et la mer d'Azov.

¹⁵ Jean Potocki, *Voyages, op. cit.*, p. 316.

¹⁶ *Ibid.*, p. 391.

¹⁷ 70 langues parlées en Abkhazie selon Strabon (20 après J.-C.), 130 au même endroit, d'après Pline ; et le géographe arabe du X^e siècle, Al-Mas'ûdî, appelait le Caucase « la montagne des langues ». On y parle encore une cinquantaine de langues

comparée pour explorer le passé des peuples qui les parlent. Lors de son passage à Kizliar il étudie le tatar-koumyk qui est en usage depuis le fleuve Terek jusqu'à Derbent au Daghestan :

[...] ce dialecte – dit-il - se distingue tellement du nogai et des autres dialectes tartares qu'on ne saurait méconnaître dans le peuple qui le parle le reste d'une grande nation, à savoir celle des Khozars et non celle des Cumanien comme leur nom semble indiquer¹⁸.

Cette supposition s'accorde avec celle de plusieurs autres explorateurs qui voient en Koumyks les descendants des Khazars installés dans cette région au VIII^e siècle¹⁹.

Un peu plus loin, Potocki confirme l'ancienne immigration des Juifs caucasiens à partir de la Perse par le fait qu'ils parlent le judéo-tat ou le moyen-perse, langue iranienne de l'époque sassanide²⁰.

Les observations anthropologiques sur les rites religieux en général, les rites funéraires en particulier fournissent également des informations aussi bien sur le passé²¹ que sur

¹⁸ Jean Potocki, *Voyages, op. cit.*, p. 343.

¹⁹ Les Khazars sont un peuple semi-nomade turc d'Asie centrale. Leur existence est attestée entre le VI^e et le XIII^e siècle apr. J.-C. Au VII^e siècle les Khazars s'établissent en Ciscaucasie aux abords de la mer Caspienne où ils fondent leur Khaganat ; une partie d'entre eux se convertissent alors au judaïsme, alors établie comme religion d'État. À leur apogée, les Khazars, ainsi que leurs vassaux, contrôlent un vaste territoire qui pourrait correspondre à ce que sont aujourd'hui le sud de la Russie, le Kazakhstan occidental, l'Ukraine orientale, la Crimée, l'est des Carpates, ainsi que plusieurs autres régions de Transcaucasie telles l'Azerbaïdjan et la Géorgie.

²⁰ « La langue dont je parlais hier est en usage entre Kouba et Shabran, au-delà du Samour. Ce n'est qu'un dialecte persan : on appelle ce dialecte tat. [...] Les juifs agricoles du Chirvan parlent aussi le tat », *ibid.*, p. 344.

²¹ En observant les *mogilas*, tombeaux de nomades, Potocki constate : « [...] l'histoire de ces monuments peut jeter le plus grand jour sur celle des peuples qui ont erré dans ces déserts », *ibid.*, p. 338.

les transferts culturels, ceux-ci facilités par le nomadisme et des brassages de populations fréquentes, dus en partie aux conquêtes et aux grands mouvements migratoires. Potocki évoque, par exemple, la coutume de mutilation « pratiquée par les anciens Scythes dans leurs enterrements », que les Koumyks ont conservée tout en l'adoucissant :

Aujourd'hui encore toutes les femmes de la famille s'assemblent tous les jours pendant six semaines, se mettent nues jusques à la ceinture et se déchirent le corps avec leurs ongles – affirme Potocki et pour rendre cette affirmation encore plus véridique il ajoute – Cette cérémonie a eu lieu à Kizlar depuis que j'y suis à la mort d'une grande princesse, fille du prince Inal²².

Potocki cherche les restes du paganisme parmi d'autres peuples du Caucase, tels que les Karaboulaks et les Ingouches, convertis au XVI^e siècle à l'islam. Ils adoraient des « rochers sacrés et leur [...] faisaient des sacrifices somptueux, particulièrement aux funérailles »²³. Quant aux Ingouches, ils avaient aussi des petites fétiches, dites *tzuum*, auxquelles ils s'adressaient, à en croire les informateurs indigènes du voyageur polonais, « pour avoir de la pluie, des enfants et autres faveurs du Ciel »²⁴.

Ce n'est pas sans doute par hasard si toujours dans le même fragment consacré à la religion des Ingouches, Potocki mentionne leur habitude de prendre pour les noms propres ceux des animaux : « *banf*, [...] *cochon*, *chien*, etc. ». Cela peut s'expliquer par le mode de vie de nomades et de paysans qui vivaient en contact étroit avec des animaux, mais aussi par la très ancienne pratique de zoophilie à caractère culturel et religieux. Cette hypothèse semble être confirmée par un jeune Tchétchène qui témoigne « avec une sorte de pudeur » : « Les noms des femmes sont bien plus extraordinaires [...] Ces noms sont, par exemple,

²² *Ibid.*, p. 353.

²³ *Ibid.*, p. 354.

²⁴ *Ibid.*, p. 355.

Assimachara (celle qui monte un veau), *Dgialimachara* (celle dont la monture est un chien) »²⁵.

Rappelons que le cas le plus célèbre de zoophile dans la mythologie grecque est celui de l'accouplement de Pasiphaé, la femme de Minos, avec un taureau blanc, donnant naissance à Minotaure. Cette pratique, autrefois connue sous le nom de « bestialité », avait un caractère religieux dans certaines sociétés et croyances magiques dans la mesure où avoir des relations sexuelles avec un animal sacré reviendrait à s'accoupler avec un dieu ayant pris la forme de l'animal ; ainsi copuler avec une vache sacrée est censée porter chance dans la tradition iconographique hindoue.

La relation de Potocki contient d'ailleurs d'autres évocations d'animaux. Celles-ci témoignent d'un côté de son intérêt pour l'histoire naturelle, de l'autre pour les pratiques culinaires ancestrales des peuples du Caucase. Le voyageur polonais rapporte qu'un jour des chasseurs ont tué un *saïga* aux environs des ruines de Madjar. Il dessine dans son carnet cette antilope eurasiatique, présente déjà dans l'art rupestre préhistorique, et reconnaît en elle le *kolus* que Strabon décrit ainsi dans sa *Géographie* :

Cet animal est d'une grandeur moyenne, entre le bélier et le cerf ; il est blanc et beaucoup plus vite à la course que le cerf. Quand il boit, il tire par ses naseaux une grande quantité qui reste dans sa tête et sert à le soutenir pendant plusieurs jours dans les déserts où il n'y a point d'eau²⁶.

Convaincu donc que le *kolus* des anciens et le *saïga* de ses contemporains appartiennent à la même espèce, Potocki doute seulement que cette antilope emmagasine des réserves d'eau dans sa tête ; le lendemain, il mange avec les chasseurs sa chair noir et d'un bon goût, ainsi que son long museau qu'il qualifie de « trompe » et qui « a [...] la consistance des oreilles de veau ». Elle « serait meilleure –

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 400.

note-t-il en date du 16 mars 1798 - si elle n'était garnie en dedans d'un poil follet qui la rend moins appétissante »²⁷. Soit dit en passant, cet animal, durant plusieurs millénaires un gibier pour les peuples eurasiatiques, est aujourd'hui, à peine deux cents ans après les faits relatés dans le *Voyage à Astrakan*, en voie d'extinction.

Les exemples d'une approche authentiquement pluridisciplinaire adoptée par Potocki montrent bien qu'il scrute le passé, dans la nature comme dans les gestes et les productions des hommes, dans la perspective du temps le plus long possible. Il s'écarte souvent du présent, déterminé par la succession des notations quotidiennes, pour méditer sur l'Histoire dans la perspective diachronique :

Hérodote – dit-il – refait avec moi le voyage de la Scythie vingt-deux siècles après y avoir été en personne. Dans cet intervalle de temps cent peuples différents y ont habité, les ruines de leurs villes couvrent le désert, mais on ne sait plus le nom de ces villes. Cent rois, mille guerriers fameux ont semé les plaines de leurs sépulcres, mais on ne sait plus le nom de ces guerriers²⁸.

Potocki, en homme des Lumières, savait bien que les civilisations sont mortelles. Il savait aussi qu'elles évoluent au moins autant par l'adoption du neuf que par l'abandon progressif du vieux. Sa méthode qu'on peut qualifier d'archéologie des peuples du Caucase, consiste donc à observer les vestiges encore visibles du passé dans le présent pour découvrir dans la mesure du possible l'histoire des transformations sociales et culturelles dans cette région du monde au croisement de plusieurs civilisations parfois millénaires.

La question est de savoir si Potocki, comme Voltaire, Diderot, Condorcet et tant d'autres philosophes du siècle des Lumières²⁹, croit à un progrès unilinéaire et uniforme de

²⁷ *Ibid.*, p. 401.

²⁸ *Ibid.*, pp. 306-307.

²⁹ Des *Observations sur le progrès du savoir et de la raison universelle* (1737) de l'abbé de Saint-Pierre à l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*

l'humanité. Grosso modo, d'après cette vision toutes les sociétés passeraient progressivement et d'une manière semblable d'un état moins évolué à un état plus évolué, même si cette évolution pourrait être retardée dans certaines parties du monde.

Tout porte à croire que Potocki, en avance sur son époque et préfigurant les conceptions anthropologiques inaugurées au XIX^e siècle par Franz Boas³⁰, pense que les cultures humaines sont trop variées et trop complexes pour permettre une solution globale simple, même s'il s'agissait d'une solution aussi grandiose que l'évolution progressive de l'humanité tout entière. Autant Potocki, comme les philosophes des Lumières, est convaincu que cette dernière ne fait qu'un et qu'elle possède une égale faculté de faire évoluer les formes culturelles, autant il semble laisser entendre que le progrès humain doit suivre des chemins fort différents et aussi nombreux que les circonstances géographiques, climatiques, linguistiques et historiques. Autrement dit, tous les groupes humains seraient à leur façon également développés, mais il y aurait autant de manières diverses que de groupes.

Il y a plusieurs arguments qui pourraient étayer la thèse selon laquelle l'histoire culturelle de chaque peuple, quoique influencée plus ou moins par la culture d'autres peuples, est unique aux yeux de l'auteur du *Voyage à Astrakan*. Tout

(1793), les philosophes des Lumières proclamaient l'élargissement inévitable des connaissances humaines et l'amélioration concomitante du sort des hommes.

³⁰ Franz Boas (1858-1942) est un anthropologue américain d'origine allemande, souvent désigné comme le « père fondateur de l'anthropologie américaine » et de la méthode intensive de terrain. Il est la première grande figure de l'anthropologie à rejeter l'évolutionnisme. À l'origine de cette rupture, son introduction des concepts de relativisme culturel et de particularisme historique en anthropologie. Il inspira toute une génération d'anthropologues américains dont Alfred Louis Kroeber, Robert Harry Lowie, Edward Sapir, Ralph Linton, Margaret Mead et Ruth Benedict.

d'abord, en aucun endroit de sa relation, il n'avance ni l'idée du progrès à la mode européenne, ni celle d'une supériorité quelconque de la civilisation occidentale sur les civilisations caucasiennes. En revanche, il rapproche à plusieurs endroits les pratiques culturelles de peuples du Caucase et de peuples européens pour suggérer leurs ressemblances soit formelles, soit fonctionnelles au sein de ces sociétés. Ainsi, les danses des Cosaques ressemblent par leur aspect à celles des Norvégiens, alors que les vers mis en musique par les Kalmouks, bien qu'ils soient très différents de la poésie occidentale, remplissent une fonction esthétique et ludique analogue à celle remplie par cette dernière.

Potocki évoque non seulement des mœurs, mais aussi des valeurs de peuples caucasiens. Quelque éloignées qu'elles soient des valeurs occidentales, elles constituent, d'après lui, une partie intégrante de leur système de valeurs, qui n'est ni moins structurée, ni moins logique dans l'interdépendance de ses composantes que celui des Européens. La quasi-totalité de la population caucasienne met, par exemple, la gloire et le point d'honneur dans le brigandage qui, tout en assurant la survie matérielle dans les régions montagneuses et relativement pauvres, joue également un rôle d'échanges de biens et de services dans ces communautés :

Lorsque [un prince de la Kabarda] – relate Potocki – est revenu chez lui avec son butin, les *uorks* ou gentilshommes viennent le voir, lui demandent ce qui leur convient, et il le leur donne, puis il va chez eux et prend tout ce dont il a besoin pour l'entretien de sa maison³¹.

Quoique l'auteur du *Voyage à Astrakan* exprime implicitement un relativisme culturel et qu'il traite chaque culture concernée dans son récit comme une synthèse originale qui constitue un tout cohérent en tant que produit d'une histoire contingente, il ne nie pas l'existence

³¹ Potocki, *Voyages*, *op. cit.*, p. 359.

d'invariants dans la nature humaine. Il est significatif qu'il termine sa relation ethnographique par une image traduisant la permanence des sentiments religieux qui se manifestent sous de nombreuses formes variées au fil des siècles :

J'ai passé une journée devant un tas de marbres où tous les siècles semblaient s'être donné rendez-vous : sur un autel de Vénus, on voyait le sépulcre d'un moine de l'Église esclavone, puis la croix des Génois, puis la tombe d'un Arménien, puis celle d'un pacha³².

Nous voulons également terminer notre article par cette citation qui traduit bien les apories de la pensée de Jan Potocki, un grand sceptique d'un « Âge de la Raison », qui doute de la supériorité de la culture occidentale au point de penser que chaque culture se développe autrement que les autres, et qui en même temps croit à l'existence d'éléments constants et communs à toutes.

³² *Ibid.*, p. 424.